
Agota Kristof

Le Grand Cahier

R O M A N

Éditions du Seuil

TEXTE INTÉGRAL

Pour *Le Grand Cahier*

(ISBN 2-02-009079-1, 1^{re} publication
ISBN 2-02-009912-8, 1^{re} publication poche
ISBN 2-02-023926-4, 2^e publication poche)
© Éditions du Seuil, février 1986

Pour cette édition

ISBN 978-2-0210-9692-7

© Éditions du Seuil, novembre 2006, pour la présente édition

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

DU MÊME AUTEUR

Le Grand Cahier

roman

Prix européen de l'ADELF

Le Seuil, 1986

et « Points » n° P41

La Preuve

roman

Le Seuil, 1988

et « Points » n° P42

Le Troisième Mensonge

roman

Prix du Livre Inter 1992

Le Seuil, 1991

et « Points » n° P126

Le Grand Cahier, La Preuve et Le Troisième Mensonge

en un seul volume relié

Le Seuil, 1991

Hier

roman

Le Seuil, 1995

et « Points » n° P293

L'Heure grise et autres pièces

théâtre

Le Seuil, 1998

C'est égal

roman

Le Seuil, 2005

et « Points » n° P1433

L'arrivée chez Grand-Mère

Nous arrivons de la Grande Ville. Nous avons voyagé toute la nuit. Notre Mère a les yeux rouges. Elle porte un grand carton et nous deux chacun une petite valise avec ses vêtements, plus le grand dictionnaire de notre Père que nous nous passons quand nous avons les bras fatigués.

Nous marchons longtemps. La maison de Grand-Mère est loin de la gare, à l'autre bout de la Petite Ville. Ici, il n'y a pas de tramway, ni d'autobus, ni de voitures. Seuls circulent quelques camions militaires.

Les passants sont peu nombreux, la ville est silencieuse. On peut entendre le bruit de nos pas ; nous marchons sans parler, notre Mère au milieu, entre nous deux.

Devant la porte du jardin de Grand-Mère, notre Mère dit :

– Attendez-moi ici.

Nous attendons un peu, puis nous entrons dans le jardin, nous contournerons la maison, nous nous accroupissons sous une fenêtre d'où viennent des voix. La voix de notre Mère :

– Il n'y a plus rien à manger chez nous, ni pain, ni viande, ni légumes, ni lait. Rien. Je ne peux plus les nourrir.

Une autre voix dit :

– Alors, tu t'es souvenue de moi. Pendant dix ans, tu ne t'étais pas souvenue. Tu n'es pas venue, tu n'as pas écrit.

Notre Mère dit :

– Vous savez bien pourquoi. Mon père, je l'aimais, moi.

L'autre voix dit :

– Oui, et maintenant tu te rappelles que tu as aussi une mère. Tu arrives et tu me demandes comment t'aider.

Notre Mère dit :

– Je ne demande rien pour moi. J'aimerais seulement que mes enfants survivent à cette guerre. La Grande Ville est bombardée jour et nuit, et il n'y a plus de nourriture. On évacue les enfants à la campagne, chez des parents ou chez des étrangers, n'importe où.

L'autre voix dit :

– Tu n'avais qu'à les envoyer chez des étrangers, n'importe où.

Notre Mère dit :

– Ce sont vos petits-fils.

– Mes petits-fils ? Je ne les connais même pas. Ils sont combien ?

– Deux. Deux garçons. Des jumeaux.

L'autre voix demande :

– Qu'est-ce que tu as fait des autres ?

Notre Mère demande :

– Quels autres ?

– Les chiennes mettent bas quatre ou cinq petits à la fois. On en garde un ou deux, les autres, on l'noie.

L'autre voix rit très fort. Notre Mère ne dit rien, et l'autre voix demande :

– Ils ont un père, au moins ? Tu n'es pas mariée, que je sache. Je n'ai pas été invitée à ton mariage.

– Je suis mariée. Leur père est au front. Je n'ai pas de nouvelles depuis six mois.

– Alors, tu peux déjà faire une croix dessus.

L'autre voix rit de nouveau, notre Mère pleure. Nous retournons devant la porte du jardin.

Notre Mère sort de la maison avec une vieille femme.

Notre Mère nous dit :

– Voici votre Grand-Mère. Vous resterez chez elle pendant un certain temps, jusqu'à la fin de la guerre.

Notre Grand-Mère dit :

– Ça peut durer longtemps. Mais je les ferai travailler, ne t'en fais pas. La nourriture n'est pas gratuite ici non plus.

Notre Mère dit :

– Je vous enverrai de l'argent. Dans les valises, il y a leurs vêtements. Et dans le carton, des draps et des couvertures. Soyez sages, mes petits. Je vous écrirai.

Elle nous embrasse et elle s'en va en pleurant.

Grand-Mère rit très fort et nous dit :

– Des draps, des couvertures ! Chemises blanches et souliers laqués ! Je vous apprendrai à vivre moi !

Nous tirons la langue à notre Grand-Mère. Elle rit encore plus fort en se tapant sur les cuisses.

La maison de Grand-Mère

La maison de Grand-Mère est à cinq minutes de marche des dernières maisons de la Petite Ville. Après, il n'y a plus que la route poussiéreuse, bientôt coupée par une barrière. Il est interdit d'aller plus loin, un soldat y monte la garde. Il a une mitraillette, des jumelles et, quand il pleut, il s'abrite dans une guérite. Nous savons qu'au-delà de la barrière, cachée par les arbres, il y a une base militaire secrète et, derrière la base, la frontière et un autre pays.

La maison de Grand-Mère est entourée d'un jardin au fond duquel coule une rivière, puis c'est la forêt.

Le jardin est planté de toutes sortes de légumes et d'arbres fruitiers. Dans un coin, il y a un clapier, un poulailler, une porcherie et une cabane pour les chèvres. Nous avons essayé de monter sur le dos du plus gros des cochons, mais il est impossible de rester dessus.

Les légumes, les fruits, les lapins, les canards, les poulets sont vendus au marché par Grand-Mère ainsi que les œufs des poules et des canes et les fromages de chèvre. Les cochons sont vendus au boucher qui les paie avec de l'argent, mais aussi avec des jambons et des saucissons fumés.

Il y a encore un chien pour chasser les voleurs et un chat pour chasser les souris et les rats. Il ne faut pas lui donner à manger, de sorte qu'il ait toujours faim.

Grand-Mère possède encore une vigne de l'autre côté de la route.

On entre dans la maison par la cuisine qui est grande et chaude. Le feu brûle toute la journée dans le fourneau à bois. Près de la fenêtre, il y a une immense table et un banc d'angle. C'est sur ce banc que nous dormons.

De la cuisine une porte mène à la chambre de Grand-Mère, mais elle est toujours fermée à clé. Seule Grand-Mère y va le soir, pour dormir.

Il existe une autre chambre où l'on peut entrer sans passer par la cuisine, directement du jardin. Cette chambre est occupée par un officier étranger. La porte en est également fermée à clé.

Sous la maison, il y a une cave pleine de choses à manger et, sous le toit, un galetas où Grand-Mère ne monte plus depuis que nous avons scié l'échelle et qu'elle s'est fait mal en tombant. L'entrée du galetas est juste au-dessus de la porte de l'officier, et nous y montons à l'aide d'une corde. C'est là-haut que nous dissimulons le cahier de composition, le dictionnaire de notre Père et les autres objets que nous sommes obligés de cacher.

Bientôt nous fabriquons une clé qui ouvre toutes les portes et nous perçons des trous dans le plancher du galetas. Grâce à la clé, nous pouvons circuler librement dans la maison quand personne n'y s'y trouve, et, grâce aux trous, nous pouvons observer Grand-Mère et l'officier dans leurs chambres sans qu'ils s'en doutent.

Grand-Mère

Notre Grand-Mère est la mère de notre Mère. Avant de venir habiter chez elle, nous ne savions pas que notre Mère avait encore une mère.

Nous l'appelons Grand-Mère.

Les gens l'appellent la Sorcière.

Elle nous appelle « fils de chienne ».

Grand-Mère est petite et maigre. Elle a un fichu noir sur la tête. Ses habits sont gris foncé. Elle porte de vieux souliers militaires. Quand il fait beau, elle marche nu-pieds. Son visage est couvert de rides, de taches brunes et de verrues où poussent des poils. Elle n'a plus de dents, du moins plus de dents visibles.

Grand-Mère ne se lave jamais. Elle s'essuie la bouche avec le coin de son fichu quand elle a mangé ou quand elle a bu. Elle ne porte pas de culotte. Quand elle a besoin d'uriner, elle s'arrête où elle se trouve, écarte les jambes et pisse par terre sous ses jupes. Naturellement, elle ne le fait pas dans la maison.

Grand-Mère ne se déshabille jamais. Nous avons regardé dans sa chambre le soir. Elle enlève une jupe, il y a une autre jupe dessous. Elle enlève son corsage, il y a un autre corsage dessous. Elle se couche comme ça. Elle n'enlève pas son fichu.

Grand-Mère parle peu. Sauf le soir. Le soir, elle prend une bouteille sur une étagère, elle boit directement au goulot. Bientôt, elle se met à parler une langue que nous ne connaissons pas. Ce n'est pas la langue que parlent les militaires étrangers, c'est une langue tout à fait différente.

Dans cette langue inconnue, Grand-Mère se pose des questions et elle y répond. Elle rit parfois, ou bien elle se fâche et elle crie. À la fin, presque toujours, elle se met à pleurer, elle va dans sa chambre en titubant, elle tombe sur son lit et nous l'entendons sangloter longuement dans la nuit.

Les travaux

Nous sommes obligés de faire certains travaux pour Grand-Mère, sans quoi elle ne nous donne rien à manger et nous laisse passer la nuit dehors.

Au début, nous refusons de lui obéir. Nous dormons dans le jardin, nous mangeons des fruits et des légumes crus.

Le matin, avant le lever du soleil, nous voyons Grand-Mère sortir de la maison. Elle ne nous parle pas. Elle va nourrir les animaux, elle traite les chèvres, puis elle les conduit au bord de la rivière où elle les attache à un arbre. Ensuite elle arrose le jardin et cueille des légumes et des fruits qu'elle charge sur sa brouette. Elle y met aussi un panier plein d'œufs, une petite cage avec un lapin et un poulet et un canard aux pattes attachées.

Elle s'en va au marché, poussant sa brouette dont la sangle, passée sur son cou maigre, lui fait baisser la tête. Elle titube sous le poids. Les bosses du chemin et les pierres la déséquilibrent, mais elle marche, les pieds en dedans, comme les canards. Elle marche vers la ville, jusqu'au marché, sans s'arrêter, sans avoir posé sa brouette une seule fois.

En rentrant du marché, elle fait une soupe avec les légumes qu'elle n'a pas vendus et des confitures avec les fruits. Elle mange, elle va faire la sieste dans sa vigne, elle dort une heure, puis elle s'occupe de la vigne ou, s'il n'y a rien à y faire, elle revient à la maison, elle coupe du bois, elle nourrit de nouveau les animaux, elle ramène les chèvres, elle les traite, elle va dans la forêt, en rapporte des champignons et du bois sec, elle fait des fromages, elle sèche des champignons et des haricots, elle fait des bocaux d'autres légumes, arrose de nouveau le jardin, range des choses à la cave, et ainsi de suite jusqu'à la nuit tombée.

Le sixième matin, quand elle sort de la maison, nous avons déjà arrosé le jardin. Nous lui prenons des mains les seaux lourds de la nourriture des cochons, nous conduisons les chèvres au bord de la rivière, nous l'aidons à charger la brouette. Quand elle rentre du marché, nous sommes en train de scier du bois.

Au repas, Grand-Mère dit :

– Vous avez compris. Le toit et la nourriture, il faut les mériter.

Nous disons :

– Ce n'est pas cela. Le travail est pénible, mais regarder, sans rien faire, quelqu'un qui travaille, c'est encore plus pénible, surtout si c'est quelqu'un de vieux.

Grand-Mère ricane :

– Fils de chienne ! Vous voulez dire que vous avez eu pitié de moi ?

– Non, Grand-Mère. Nous avons seulement eu honte de nous-mêmes.

L'après-midi, nous allons chercher du bois dans la forêt.

Désormais nous faisons tous les travaux que nous sommes capables de faire.

La forêt et la rivière

La forêt est très grande, la rivière est toute petite. Pour aller dans la forêt, il faut traverser la rivière. Quand il y a peu d'eau, nous pouvons la traverser en sautant d'une pierre à l'autre. Mais parfois quand il a beaucoup plu, l'eau nous arrive à la taille, et cette eau est froide et boueuse. Nous décidons de construire un pont avec les briques et les planches que nous trouvons autour des maisons détruites par les bombardements.

Notre pont est solide. Nous le montrons à Grand-Mère. Elle l'essaie, elle dit :

– Très bien. Mais n'allez pas trop loin dans la forêt. La frontière est proche, les militaires vont vous tirer dessus. Et surtout, ne vous perdez pas. Je ne viendrais pas vous chercher.

En construisant le pont, nous avons vu des poissons. Ils se cachent sous les grosses pierres ou dans l'ombre des buissons et des arbres dont les branches se rejoignent par endroits au-dessus de la rivière. Nous choisissons les poissons les plus grands, nous les attrapons et nous les mettons dans l'arrosoir rempli d'eau. Le soir, quand nous les rapportons à la maison, Grand-Mère dit :

– Fils de chienne ! Comment les avez-vous attrapés ?

– Avec les mains. C'est facile. Il faut simplement rester immobile et attendre.

– Alors, attrapez-en beaucoup. Le plus que vous pourrez.

Le lendemain, Grand-Mère charge l'arrosoir sur sa brouette et elle vend nos poissons au marché.

Nous allons souvent dans la forêt, nous ne nous perdons jamais, nous savons de quel côté se trouve la frontière. Bientôt, les sentinelles nous connaissent. Elles ne nous tirent jamais dessus. Grand-Mère nous apprend à distinguer les champignons comestibles de ceux qui sont vénéneux.

De la forêt, nous rapportons des fagots de bois sur le dos, des champignons et des marrons dans des paniers. Nous entassons le bois bien en ordre contre les murs de la maison sous l'auvent et nous grillons des marrons sur le fourneau si Grand-Mère n'est pas là.

Une fois, loin dans la forêt, au bord d'un grand trou fait par une bombe, nous trouvons un soldat mort. Il est encore entier, seuls les yeux lui manquent à cause des corbeaux. Nous prenons son fusil, ses cartouches, ses grenades : le fusil caché dans un fagot, les cartouches et les grenades dans des paniers, sous les champignons.

Arrivés chez Grand-Mère, nous emballons soigneusement ces objets dans de la paille et dans des sacs à pommes de terre, et nous les enterrons sous le banc, devant la fenêtre de l'officier.

La saleté

Chez nous, à la Grande Ville, notre Mère nous lavait souvent. Sous la douche ou dans la baignoire. Elle nous mettait des habits propres, elle nous coupait les ongles. Pour couper nos cheveux, elle nous accompagnait chez le coiffeur. Nous nous brossions les dents après chaque repas.

Chez Grand-Mère, il est impossible de se laver. Il n'y a pas de salle de bains, il n'y a même pas d'eau courante. Il faut aller pomper l'eau du puits dans la cour, et la porter dans un seau. Il n'y a pas de savon dans la maison, ni de dentifrice, ni de produit pour la lessive.

Tout est sale dans la cuisine. Le carrelage rouge, irrégulier, colle sous les pieds, la grande table colle sous les mains et sous les coudes. Le fourneau est complètement noir de graisse, les murs aussi tout autour à cause de la suie. Bien que Grand-Mère fasse la vaisselle, les assiettes, les cuillers, les couteaux ne sont jamais tout à fait propres, et les casseroles sont couvertes d'une épaisse couche de crasse. Les torchons sont grisâtres et sentent mauvais.

Au début, nous n'avons même pas envie de manger, surtout quand nous voyons comment Grand-Mère prépare les repas, sans se laver les mains et en se mouchant dans sa manche. Plus tard, nous nous faisons plus attention.

Quand il fait chaud, nous allons nous baigner dans la rivière, nous nous lavons le visage et les dents au puits. Quand il fait froid, il est impossible de se laver complètement. Il n'existe aucun récipient assez grand dans la maison. Nos draps, nos couvertures, nos linges de bain ont disparu. Nous n'avons plus jamais revu le grand carton dans lequel notre Mère les a apportés.

Grand-Mère a tout vendu.

Nous devenons de plus en plus sales, nos habits aussi. Nous prenons des habits propres dans nos valises sous le banc, mais bientôt il n'y a plus d'habits propres. Ceux que nous portons se déchirent, nos chaussures s'usent, se trouent. Quand c'est possible, nous marchons nu-pieds et ne portons qu'un caleçon ou un pantalon. La plante de nos pieds durcit, nous ne sentons plus les épines ni les pierres. Notre peau brunit, nos jambes et nos bras sont couverts d'écorchures, de coupures, de croûtes, de piqûres d'insecte. Nos ongles, jamais coupés, se cassent, nos cheveux, presque blancs à cause du soleil, nous arrivent aux épaules.

Les toilettes sont au fond du jardin. Il n'y a jamais de papier. Nous nous torchons avec les feuilles des plus grandes de certaines plantes.

Nous avons une odeur mêlée de fumier, de poisson, d'herbe, de champignon, de fumée, de lait, de fromage, de boue, de vase, de terre, de transpiration, d'urine, de moisissure.

Nous sentons mauvais comme Grand-Mère.

Exercice d'endurcissement du corps

Grand-Mère nous frappe souvent, avec ses mains osseuses, avec un balai ou un torchon mouillé. Elle nous tire par les oreilles, elle nous empoigne par les cheveux.

D'autres gens nous donnent aussi des gifles et des coups de pied, nous ne savons même pas pourquoi.

Les coups font mal, ils nous font pleurer.

Les chutes, les écorchures, les coupures, le travail, le froid et la chaleur sont également causes de souffrances.

Nous décidons d'endurcir notre corps pour pouvoir supporter la douleur sans pleurer.

Nous commençons par nous donner l'un à l'autre des gifles, puis des coups de poing. Voyant notre visage tuméfié, Grand-Mère demande :

– Qui vous a fait ça ?

– Nous-mêmes, Grand-Mère.

– Vous vous êtes battus ? Pourquoi ?

– Pour rien, Grand-Mère. Ne vous inquiétez pas, ce n'est qu'un exercice.

– Un exercice ? Vous êtes complètement cinglés ! Enfin, si ça vous amuse...

Nous sommes nus. Nous nous frappons l'un l'autre avec une ceinture. Nous disons à chaque coup :

– Ça ne fait pas mal.

Nous frappons plus fort, de plus en plus fort.

Nous passons nos mains au-dessus d'une flamme. Nous entaillons notre cuisse, notre bras, notre poitrine avec un couteau et nous versons de l'alcool sur nos blessures. Nous disons chaque fois :

– Ça ne fait pas mal.

Au bout d'un certain temps, nous ne sentons effectivement plus rien. C'est quelqu'un d'autre qui souffre, mal, c'est quelqu'un d'autre qui se brûle, qui se coupe, qui souffre.

Nous ne pleurons plus.

Quand Grand-Mère est fâchée et qu'elle crie, nous lui disons :

– Cessez de crier, Grand-Mère, frappez plutôt.

Quand elle nous frappe, nous lui disons :

– Encore, Grand-Mère ! Regardez, nous tendons l'autre joue, comme c'est écrit dans la Bible. Frappez aussi l'autre joue, Grand-Mère.

Elle répond :

– Que le diable vous emporte avec votre Bible et avec vos joues !

L'ordonnance

Nous sommes couchés sur le banc d'angle de la cuisine. Nos têtes se touchent. Nous ne dormons plus encore, mais nos yeux sont fermés. Quelqu'un pousse la porte. Nous ouvrons les yeux. La lumière d'une lampe de poche nous aveugle. Nous demandons :

– Qui est là ?

Une voix d'homme répond :

– Pas peur. Vous pas peur. Deux vous êtes ou moi trop boire ?

Il rit, il allume la lampe à pétrole sur la table et éteint sa lampe de poche. Nous le voyons bien maintenant. C'est un militaire étranger, sans grade. Il dit :

– Moi être ordonnance du capitaine. Vous faire quoi, là ?

Nous disons :

– Nous habitons ici. Chez notre Grand-Mère.

– Vous petits-fils de Sorcière ? Moi jamais vu encore vous. Vous être ici depuis quand ?

– Depuis deux semaines.

– Ah ! Moi être parti permission chez moi, dans mon village. Bien rigolé.

Nous demandons :

– Comment se fait-il que vous parliez notre langue ?

Il dit :

– Ma mère naître ici, dans votre pays. Venir travailler chez nous, serveuse dans bistrot. Connaître mon père, se marier avec. Quand moi être petit, ma mère me parler votre langue. Votre pays et mon pays, être pays amis. Combattre l'ennemi ensemble. Vous deux venir de où ?

– De la Grande Ville.

– Grande Ville, beaucoup danger. Boum ! Boum !

– Oui, et plus rien à manger.

– Ici, bien pour manger. Pommes, cochons, poulets, tout. Vous restez longtemps ? Ou seulement vacances ?

– Nous resterons jusqu'à la fin de la guerre.

– Guerre bientôt finie. Vous dormir là ? Banc nu, dur, froid. Sorcière pas vouloir prendre vous dans chambre ?

– Nous ne voulons pas dormir dans la chambre de Grand-Mère. Elle ronfle et elle sent mauvais. Nous avons des couvertures et des draps, mais elle les a vendus.

L'ordonnance prend de l'eau chaude dans le chaudron sur le fourneau et dit :

– Moi devoir nettoyer chambre. Capitaine aussi revenir permission ce soir ou demain matin.

Il sort. Quelques minutes plus tard, il revient. Il nous apporte deux couvertures militaires grises.

– Pas vendre ça, vieille Sorcière. Si elle être trop méchante, vous me dire. Moi, poum, poum, je tu

Il rit encore. Il nous couvre, éteint la lampe et s'en va.

Pendant la journée nous cachons les couvertures dans le galetas.

Exercice d'endurcissement de l'esprit

Grand-Mère nous dit :

– Fils de chienne !

Les gens nous disent :

– Fils de Sorcière ! Fils de pute !

D'autres disent :

– Imbéciles ! Voyous ! Morveux ! Ânes ! Goretts ! Pourceaux ! Canailles ! Charognes ! Petits merdeux ! Gibier de potence ! Graines d'assassin !

Quand nous entendons ces mots, notre visage devient rouge, nos oreilles bourdonnent, nos yeux piquent, nos genoux tremblent.

Nous ne voulons plus rougir ni trembler, nous voulons nous habituer aux injures, aux mots qui blessent.

Nous nous installons à la table de la cuisine l'un en face de l'autre et, en nous regardant dans les yeux, nous disons des mots de plus en plus atroces.

L'un :

– Fumier ! Trou du cul !

L'autre :

– Enculé ! Salopard !

Nous continuons ainsi jusqu'à ce que les mots n'entrent plus dans notre cerveau, n'entrent même plus dans nos oreilles.

Nous nous exerçons de cette façon une demi-heure environ par jour, puis nous allons nous promener dans les rues.

Nous nous arrangeons pour que les gens nous insultent, et nous constatons qu'enfin nous réussissons à rester indifférents.

Mais il y a aussi les mots anciens.

Notre Mère nous disait :

– Mes chéris ! Mes amours ! Mon bonheur ! Mes petits bébés adorés !

Quand nous nous rappelons ces mots, nos yeux se remplissent de larmes.

Ces mots, nous devons les oublier, parce que, à présent, personne ne nous dit des mots semblables et parce que le souvenir que nous en avons est une charge trop lourde à porter.

Alors, nous recommençons notre exercice d'une autre façon.

Nous disons :

– Mes chéris ! Mes amours ! Je vous aime... Je ne vous quitterai jamais... Je n'aimerai que vous.

Toujours... Vous êtes toute ma vie...

À force d'être répétés, les mots perdent peu à peu leur signification et la douleur qu'ils portent
eux s'atténue.

L'école

Ceci s'est passé il y a trois ans.

C'est le soir. Nos parents croient que nous dormons. Dans l'autre chambre, ils parlent de nous.

Notre Mère dit :

– Ils ne supporteront pas d'être séparés.

Notre Père dit :

– Ils ne seront séparés que pendant les heures d'école.

Notre Mère dit :

– Ils ne le supporteront pas.

– Il le faudra bien. C'est nécessaire pour eux. Tout le monde le dit. Les instituteurs, les psychologues. Au début, ce sera difficile, mais ils s'y habitueront.

Notre Mère dit :

– Non, jamais. Je le sais. Je les connais. Ils ne font qu'une seule et même personne.

Notre Père élève la voix :

– Justement, ce n'est pas normal. Ils pensent ensemble, ils agissent ensemble. Ils vivent dans un monde à part. Dans un monde à eux. Tout cela n'est pas très sain. C'est même inquiétant. Oui, ils m'inquiètent. Ils sont bizarres. On ne sait jamais ce qu'ils peuvent penser. Ils sont trop avancés pour leur âge. Ils savent trop de choses.

Notre Mère rit :

– Tu ne vas tout de même pas leur reprocher leur intelligence ?

– Ce n'est pas drôle. Pourquoi ris-tu ?

Notre Mère répond :

– Les jumeaux posent toujours des problèmes. Ce n'est pas un drame. Tout s'arrangera.

Notre Père dit :

– Oui, tout peut s'arranger si on les sépare. Chaque individu doit avoir sa propre vie.

Quelques jours plus tard, nous commençons l'école. Chacun dans une classe différente. Nous nous asseyons au premier rang.

Nous sommes séparés l'un de l'autre par toute la longueur du bâtiment. Cette distance entre nous nous semble monstrueuse, la douleur que nous en éprouvons est insupportable. C'est comme si on nous avait enlevé la moitié de notre corps. Nous n'avons plus d'équilibre, nous sommes pris de vertige, nous tombons, nous perdons connaissance.

Nous nous réveillons dans l'ambulance qui nous conduit à l'hôpital.

Notre Mère vient nous chercher. Elle sourit, elle dit :

– Vous serez dans la même classe dès demain.

À la maison, notre Père nous dit seulement :

– Simulateurs !

Bientôt, il part au front. Il est journaliste, correspondant de guerre.

Nous allons à l'école pendant deux ans et demi. Les instituteurs partent aussi au front ; ils sont remplacés par des institutrices. Plus tard, l'école ferme car il y a trop d'alertes et de bombardements.

Nous savons lire, écrire, calculer.

Chez Grand-Mère, nous décidons de poursuivre nos études sans instituteurs, seuls.

L'achat du papier, du cahier et des crayons

Chez Grand-Mère, il n'y a pas de papier, ni de crayon. Nous allons en chercher dans le magasin qu'elle s'appelle : « Librairie-Papeterie ». Nous choisissons un paquet de papier quadrillé, deux crayons et un grand cahier épais. Nous posons tout cela sur le comptoir face au gros monsieur qui se tient derrière. Nous lui disons :

– Nous avons besoin de ces objets, mais nous n'avons pas d'argent.

Le libraire dit :

– Comment ? Mais... il faut payer.

Nous répétons :

– Nous n'avons pas d'argent, mais nous avons absolument besoin de ces objets.

Le libraire dit :

– L'école est fermée. Personne n'a besoin de cahiers ni de crayons.

Nous disons :

– Nous faisons l'école chez nous. Tout seuls, nous-mêmes.

– Demandez l'argent à vos parents.

– Notre Père est au front et notre Mère est restée à la Grande Ville. Nous habitons chez notre Grand-Mère, elle n'a pas d'argent non plus.

Le libraire dit :

– Sans argent vous ne pouvez rien acheter.

Nous ne disons plus rien, nous le regardons. Il nous regarde aussi. Son front est mouillé de sueur et de transpiration. Au bout d'un certain temps, il crie :

– Ne me regardez pas comme ça ! Sortez d'ici !

Nous disons :

– Nous sommes disposés à effectuer quelques travaux pour vous en échange de ces objets. Arroser votre jardin, par exemple, arracher les mauvaises herbes, porter des colis...

Il crie encore :

– Je n'ai pas de jardin ! Je n'ai pas besoin de vous ! Et d'abord, vous ne pouvez pas parler normalement ?

– Nous parlons normalement.

– Dire à votre âge : « disposés à effectuer », c'est normal, ça ?

– Nous parlons correctement.

– Trop correctement, oui. Je n'aime pas du tout votre façon de parler ! Votre façon de me regarder non plus ! Sortez d'ici !

Nous demandons :

– Possédez-vous des poules, monsieur ?

Il tapote son visage blanc avec un mouchoir blanc. Il demande sans crier :

– Des poules ? Pourquoi des poules ?

– Parce que si vous n'en possédez pas, nous pouvons disposer d'une certaine quantité d'œufs vous les apporter en échange de ces objets qui nous sont indispensables.

Le libraire nous regarde, il ne dit rien.

Nous disons :

– Le prix des œufs augmente de jour en jour. En revanche, le prix du papier et des crayons...

Il jette notre papier, nos crayons, notre cahier vers la porte et hurle :

– Dehors ! Je n'ai pas besoin de vos œufs ! Prenez tout ça, et ne revenez plus !

Nous ramassons les objets soigneusement et nous disons :

– Nous serons pourtant obligés de revenir quand nous n'aurons plus de papier ou que nos crayons seront usés.

Nos études

Pour nos études, nous avons le dictionnaire de notre Père et la Bible que nous avons trouvée ici chez Grand-Mère, dans le galetas.

Nous avons des leçons d'orthographe, de composition, de lecture, de calcul mental, de mathématiques et des exercices de mémoire.

Nous employons le dictionnaire pour l'orthographe, pour obtenir des explications, mais aussi pour apprendre des mots nouveaux, des synonymes, des antonymes.

La Bible sert à la lecture à haute voix, aux dictées et aux exercices de mémoire. Nous apprenons donc par cœur des pages entières de la Bible.

Voici comment se passe une leçon de composition :

Nous sommes assis à la table de la cuisine avec nos feuilles quadrillées, nos crayons, et le Grand Cahier. Nous sommes seuls.

L'un de nous dit :

– Le titre de ta composition est : « L'arrivée chez Grand-Mère ».

L'autre dit :

– Le titre de ta composition est : « Nos travaux ».

Nous nous mettons à écrire. Nous avons deux heures pour traiter le sujet et deux feuilles de papier à notre disposition.

Au bout de deux heures nous échangeons nos feuilles, chacun de nous corrige les fautes d'orthographe de l'autre à l'aide du dictionnaire et, en bas de la page, écrit : « Bien », ou « Pas bien ». Si c'est « Pas bien », nous jetons la composition dans le feu et nous essayons de traiter le même sujet à la leçon suivante. Si c'est « Bien », nous pouvons recopier la composition dans le Grand Cahier.

Pour décider si c'est « Bien » ou « Pas bien », nous avons une règle très simple : la composition doit être vraie. Nous devons décrire ce qui est, ce que nous voyons, ce que nous entendons, ce que nous faisons.

Par exemple, il est interdit d'écrire : « Grand-Mère ressemble à une sorcière » ; mais il est permis d'écrire : « Les gens appellent Grand-Mère la Sorcière. »

Il est interdit d'écrire : « La Petite Ville est belle », car la Petite Ville peut être belle pour nous et laide pour quelqu'un d'autre.

De même, si nous écrivons : « L'ordonnance est gentil », cela n'est pas une vérité, parce que l'ordonnance est peut-être capable de méchancetés que nous ignorons. Nous écrivons donc simplement : « L'ordonnance nous donne des couvertures. »

Nous écrivons : « Nous mangeons beaucoup de noix », et non pas : « Nous aimons les noix », car le mot « aimer » n'est pas un mot sûr, il manque de précision et d'objectivité. « Aimer les noix » n'est pas « aimer notre Mère », cela ne peut pas vouloir dire la même chose. La première formule désigne un

goût agréable dans la bouche, et la deuxième un sentiment.

Les mots qui définissent les sentiments sont très vagues ; il vaut mieux éviter leur emploi et s'attacher à la description des objets, des êtres humains et de soi-même, c'est-à-dire à la description fidèle des faits.

Notre voisine et sa fille

Notre voisine est une femme moins vieille que Grand-Mère. Elle habite avec sa fille la dernière maison de la Petite Ville. C'est une mesure complètement délabrée, son toit est troué à plusieurs endroits. Autour, il y a un jardin, mais il n'est pas cultivé comme le jardin de Grand-Mère. Il n'y pousse que de mauvaises herbes.

La voisine est assise toute la journée sur un tabouret dans son jardin et regarde devant elle, on ne sait quoi. Le soir, ou quand il pleut, sa fille la prend par le bras et la fait rentrer dans la maison. Parfois, sa fille l'oublie ou elle n'est pas là, alors la mère reste dehors toute la nuit, par n'importe quel temps.

Les gens disent que notre voisine est folle, qu'elle a perdu l'esprit quand l'homme qui lui a fait l'enfant l'a abandonnée.

Grand-Mère dit que la voisine est simplement paresseuse et qu'elle préfère vivre pauvrement plutôt que de se mettre au travail.

La fille de la voisine n'est pas plus grande que nous mais elle est un peu plus âgée. Pendant toute la journée, elle mendie en ville, devant les bistrotts, au coin des rues. Au marché, elle ramasse les légumes et les fruits pourris que les gens jettent et elle les apporte à la maison. Elle vole aussi tout ce qu'elle peut voler. Nous avons dû la chasser plusieurs fois de notre jardin où elle essayait de prendre des fruits et des œufs.

Une fois, nous la surprenons buvant du lait en suçant le pis de l'une de nos chèvres.

Quand elle nous voit, elle se lève, s'essuie la bouche du dos de la main, elle recule, elle dit :

– Ne me faites pas de mal !

Elle ajoute :

– Je cours très vite. Vous ne me rattraperez pas.

Nous la regardons. C'est la première fois que nous la voyons de près. Elle a un bec-de-lièvre, elle est louche, elle a de la morve au nez et, dans les coins de ses yeux rouges, des saletés jaunes. Ses jambes et ses bras sont couverts de pustules.

Elle dit :

– On m'appelle Bec-de-Lièvre. J'aime le lait.

Elle sourit. Elle a des dents noires.

– J'aime le lait, mais ce que j'aime surtout, c'est sucer le pis. C'est bon. C'est dur et tendre à plusieurs fois.

Nous ne répondons pas. Elle s'approche.

– J'aime aussi sucer autre chose.

Elle avance la main, nous reculons. Elle dit :

– Vous ne voulez pas ? Vous ne voulez pas jouer avec moi ? J’aimerais tellement. Vous êtes si beaux.

Elle baisse la tête, elle dit :

– Je vous dégoûte.

Nous disons :

– Non, tu ne nous dégoûtes pas.

– Je vois. Vous êtes trop jeunes, trop timides. Mais, avec moi, il ne faut pas vous gêner. Je vous apprendrai des jeux très amusants.

Nous lui disons :

– Nous ne jouons jamais.

– Qu’est-ce que vous faites alors, toute la journée ?

– Nous travaillons, nous étudions.

– Moi, je mendie, je vole et je joue.

– Tu t’occupes aussi de ta mère. Tu es une fille bien.

Elle dit en s’approchant :

– Vous me trouvez bien ? Vraiment ?

– Oui. Et s’il te faut quelque chose pour ta mère ou pour toi, tu n’as qu’à nous le demander. Nous donnerons des fruits, des légumes, des poissons, du lait.

Elle se met à crier :

– Je ne veux pas de vos fruits, de vos poissons, de votre lait ! Tout ça, je peux le voler. Ce que je veux, c’est que vous m’aimiez. Personne ne m’aime. Même pas ma mère. Mais moi non plus, je n’aime personne. Ni ma mère ni vous ! Je vous hais !

Exercice de mendicité

Nous revêtons des habits sales et déchirés, nous enlevons nos chaussures, nous nous salissons le visage et les mains. Nous allons dans la rue. Nous nous arrêtons, nous attendons.

Quand un officier étranger passe devant nous, nous levons le bras droit pour saluer et nous tendons la main gauche. Le plus souvent, l'officier passe sans s'arrêter, sans nous voir, sans nous regarder.

Enfin, un officier s'arrête. Il dit quelque chose dans une langue que nous ne comprenons pas. Il nous pose des questions. Nous ne répondons pas, nous restons immobiles, un bras levé, l'autre tendu devant nous. Alors il fouille dans ses poches, il pose une pièce de monnaie et un bout de chocolat sur notre paume sale et il s'en va en secouant la tête.

Nous continuons d'attendre.

Une femme passe. Nous tendons la main. Elle dit :

– Pauvres petits. Je n'ai rien à vous donner.

Elle nous caresse les cheveux.

Nous disons :

– Merci.

Une autre femme nous donne deux pommes, une autre des biscuits.

Une femme passe. Nous tendons la main, elle s'arrête, elle dit :

– N'avez-vous pas honte de mendier ? Venez chez moi, il y a de petits travaux faciles pour vous. Couper du bois, par exemple, ou récurer la terrasse. Vous êtes assez grands et forts pour cela. Après, si vous travaillez bien, je vous donnerai de la soupe et du pain.

Nous répondons :

– Nous n'avons pas envie de travailler pour vous, madame. Nous n'avons pas envie de manger votre soupe, ni votre pain. Nous n'avons pas faim.

Elle demande :

– Pourquoi mendiez-vous alors ?

– Pour savoir quel effet ça fait et pour observer la réaction des gens.

Elle crie en s'en allant :

– Sales petits voyous ! Impertinents avec ça !

En rentrant, nous jetons dans l'herbe haute qui borde la route les pommes, les biscuits, le chocolat et les pièces de monnaie.

La caresse sur nos cheveux est impossible à jeter.

- [read *Hard Sell: The Evolution of a Viagra Salesman*](#)
- [download online *Your Google Game Plan for Success: Increasing Your Web Presence with Google AdWords, Analytics and Website Optimizer*](#)
- [read online *Foundations of Python Network Programming \(3rd Edition\)* book](#)
- [download online *Un tiempo de rupturas: Sociedad y cultura en el siglo XX*](#)
- [download online *Evolutionaries: Unlocking the Spiritual and Cultural Potential of Science's Greatest Idea* for free](#)
- [click *Best Friends Forever!: And More True Stories of Animal Friendships* pdf, azw \(kindle\), epub, doc, mobi](#)

- <http://junkrobots.com/ebooks/Woken-Furies--Takeshi-Kovacs-Book-3-.pdf>
- <http://conexdx.com/library/Your-Google-Game-Plan-for-Success--Increasing-Your-Web-Presence-with-Google-AdWords--Analytics-and-Website-Opti>
- <http://cambridgebrass.com/?freebooks/Hot--Living-Through-the-Next-Fifty-Years-on-Earth.pdf>
- <http://econtact.webschaefer.com/?books/Cellarmasters-in-the-Kitchen--Cape-Winemakers-Guild-30-Years-of-Excellence.pdf>
- <http://conexdx.com/library/Evolutionaries--Unlocking-the-Spiritual-and-Cultural-Potential-of-Science-s-Greatest-Idea.pdf>
- <http://dadhoc.com/lib/How-to-Use-a-Computerized-Telescope--Practical-Amateur-Astronomy-Volume-1.pdf>